

Résolution de l'énigme n° 11

Le palais de l'intendant

Nous voici sur le site du palais de l'intendant. Mais il n'y a plus de palais. Il n'y a plus d'intendant non plus ! On est donc ici dans le virtuel total. Ou presque, car il reste les voûtes du deuxième palais de l'intendant. On dit qu'il y eût trois palais ; on verra. On peut visiter ces voûtes quand il n'y a pas d'épidémie et on y organise des activités intéressantes.



Vue du palais de l'intendant (Richard Short, 1761)

Disons d'abord quelques mots sur l'intendant, son rôle, sa fonction. Champlain avait le titre de lieutenant général, pas gouverneur ni intendant. Dans le système de la vieille France, le lieutenant tient lieu de..., le mot le dit, c'est-à-dire que Champlain remplace le roi en Nouvelle-France.

Après Champlain, le peuplement français progresse et, à cause des guerres iroquoises en particulier, la gestion de la Nouvelle-France prend de l'importance et se complexifie. Depuis 1627 jusqu'en 1663, c'est la Compagnie de la Nouvelle-France, communément appelée Compagnie des Cent-Associés, qui a le monopole de l'exploitation et du peuplement de cette Nouvelle-France. Sur place, cette nouvelle contrée est administrée

par un gouverneur et lieutenant général, double titre et fonction en une seule personne, forcément un *gentilhomme des premières familles de l'aristocratie*¹.

Pendant les guerres de religion en France (huit guerres entre 1562 et 1598) est apparu le besoin de contrôleurs des dépenses et des conduites des armées qui se multiplient sur le territoire ; d'où les intendants de finances et de justice, *hommes de robe et de plume*². Henri IV, puis Louis XIII ont graduellement institutionnalisé ces fonctions d'intendants, devenues une règle assez généralisée dans les provinces de France entre 1633 et 1643. Si bien que Louis XIV, prenant en main propre le développement de la Nouvelle-France en 1663, reproduit cette séparation des deux fonctions de gouverneur et d'intendant.

Le gouverneur reste le chef de cette nouvelle province de France, mais il est d'abord ministre des relations extérieures et de la guerre. Et une nouvelle fonction indépendante, autonome, est instituée pour assurer l'intendance, c'est-à-dire pour diriger l'infrastructure politique, économique, judiciaire de l'État, voilà la fonction d'*intendant de justice, police et finances*.

Avant cette réforme de 1663, il y avait déjà eu à Québec un Conseil, aux dénominations et compositions variables. Il y aura désormais un *Conseil souverain*. C'est à la fois une sorte de parlement qui adopte des ordonnances et un tribunal d'appel pour la justice. L'intendant préside ce conseil, qui comprend d'office le gouverneur et l'évêque, et cinq citoyens éminents nommés à vie, à moins d'être démis.

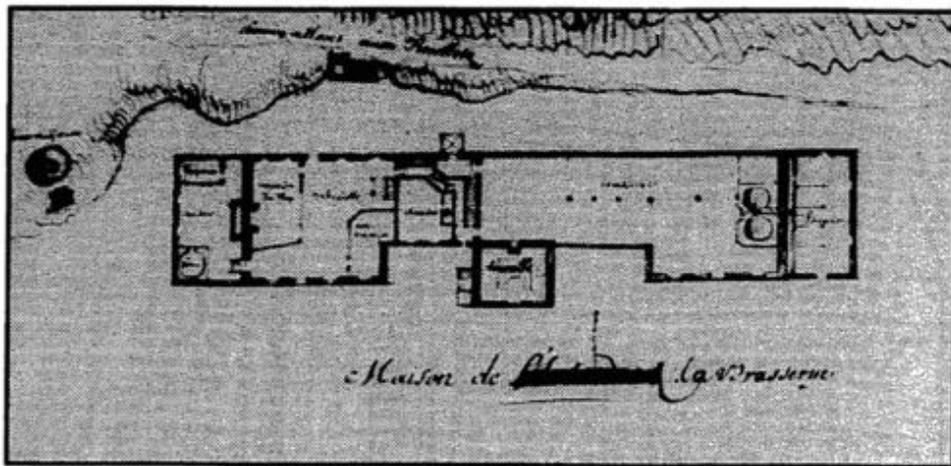
Le premier intendant nommé par Louis XIV pour la Nouvelle-France en 1663 se nomme Louis Robert de la Fortelle. Il a été intendant de plusieurs provinces de France. Il n'est jamais venu. On évoque plusieurs raisons, mais

¹ Antoine, Michel, *Genèse de l'institution des intendants*, Journal des Savants, 1982.

² *Idem*.

peut-être avait-il tout simplement peur de l'océan... ou des Iroquois... Et notre premier intendant sera finalement Jean Talon, en 1665.

Parlons maintenant bâtiments. En arrivant, Talon s'installe dans une maison que possède Denis-Joseph Ruelle d'Auteuil en haut de la côte de la Montagne. Nous en parlerons dans notre 15e et dernière énigme. Il va acheter la maison de Ruelle d'Auteuil, puis acquérir plusieurs terrains en ville et des terres à la campagne. La charge d'intendant ne lui interdit pas de brasser des affaires personnelles.

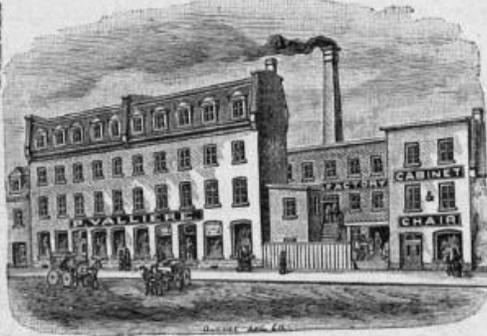


Plan au sol de la brasserie de Jean Talon en 1686 (Anonyme, Wikimedia Commons)

Sur un terrain au pied de la falaise, qu'il a acheté de Guillemette Hébert, veuve de Guillaume Couillard, il se fait construire une brasserie qu'on qualifierait d'industrielle, puis une potasserie ou savonnerie. La brasserie était ici même, le long de la côte de la Potasse. Et la potasserie aurait été à l'emplacement du 940 Saint-Vallier. L'actuelle rue de l'Éperon, autrefois rue Saint-Roch, marquait la limite ouest de son emplacement.

P. VALLIERE
Furniture Wholesale and Retail

Awarded 3 Medals and 12
Diplomas at Provincial
Exhibition of 1887



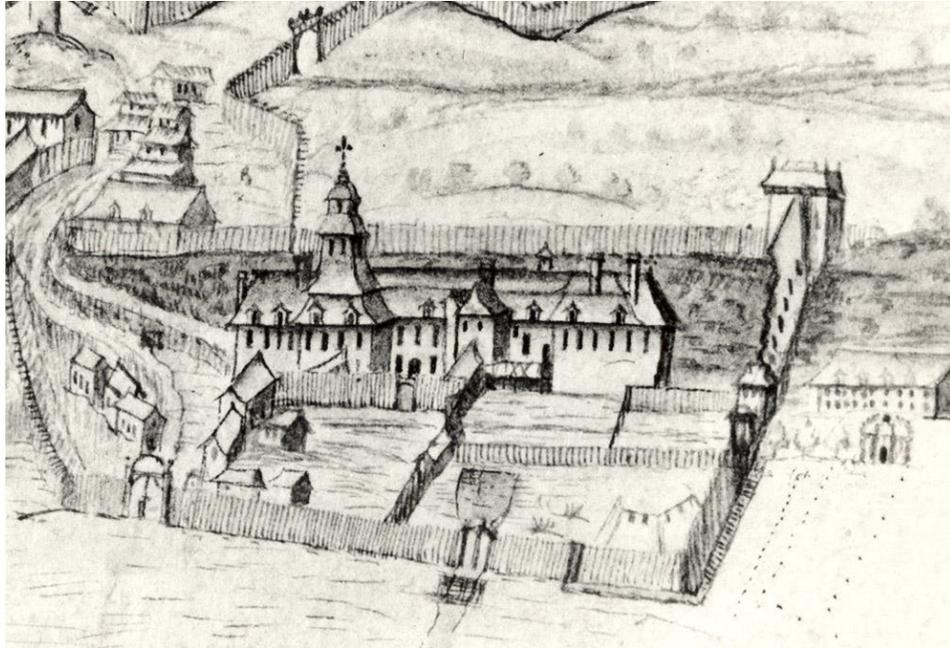
Always on hand a large
variety of bed-room, dining-
room and drawing-room
suits, ratan goods, etc.

FACTORY AND WAREHOUSES :
142-154, ST. VALIER STREET
QUEBEC

Annuaire Marcotte de 1891-92 (l'adresse aujourd'hui est le 940 Saint-Vallier Est)

Quelque temps après le départ de Talon, la brasserie ferme et le bâtiment est utilisé par les uns et les autres comme entrepôt. L'intendant Jacques de Meulles va le faire agrandir et convertir en palais de l'intendant dans les années 1680, et la potasserie en entrepôt et magasin du roi dans les années suivantes. Le palais fera 67 mètres de longueur, y compris les deux pavillons qui flanquent le corps central. De Meulles part en septembre 1686. On ne sait pas s'il a eu le plaisir d'habiter dans son palais.

Cinq ou six intendants plus tard, Gilles Hocquart va créer en 1738, juste à côté de son palais, un chantier naval et construire le môle ou la digue qui s'avancait dans l'estuaire de la Saint-Charles en direction de la fontaine de Charles Daudelin, en face de la gare du Palais. D'où les odonymes de ruelle de l'Ancien-Chantier, tracée dès 1715, et de la rue des Vaisseaux-du-Roi, ouverte en 1755, d'abord comme prolongement de la ruelle de l'Ancien-Chantier.



La brasserie de Talon convertie en palais de l'intendant (Franquelin et Fonville 1699)

En janvier 1713, *la veille des Roys* (Annales de l'Hôtel-Dieu), peu après minuit, un incendie détruit le palais. Le secrétaire de l'intendant, sieur Seurrat, échappe aux flammes, mais mourra deux semaines plus tard des suites de graves engelures. Le valet de chambre Brisset et deux jeunes domestiques non identifiées meurent coincés dans l'édifice. Quant à l'intendant et sa femme enceinte, ils s'enfuient en robe de chambre, pieds nus. Ils iront se réfugier chez le maçon-architecte François de Lajoüe, *qui avait sa maison près de la fontaine du Roi, rue du Garde-fou, donc près de l'Hôtel-Dieu*³ et, ensuite, ils iront se loger à l'évêché délaissé par son propriétaire Mgr de Saint-Vallier. On en parlera bientôt, quand on y sera.

On construira un nouveau palais de 53 mètres de longueur en face du premier, cette fois dos tourné à la Saint-Charles. Alain Corbin ne voit pas de *désir du rivage*⁴ en Occident avant 1750. Le palais sera achevé en 1719. Et l'ancien palais incendié, dont les murs de pierre sont restés debout, servira d'entrepôt et de prison.

³ Moussette, Marcel, *Québec 1713. Le palais de l'intendant brûle.*

⁴ Corbin, Alain, *Le Territoire du vide : l'Occident et le désir du rivage, 1750-1840.*

Le palais de l'intendant ne sera pas touché par les boulets anglais durant les 63 jours de bombardement de l'été 1759. Mais ces mêmes Anglais se reprendront en 1776. Ils bombardent le palais à partir des murailles de la ville pour en chasser les Américains qui s'y étaient embusqués.

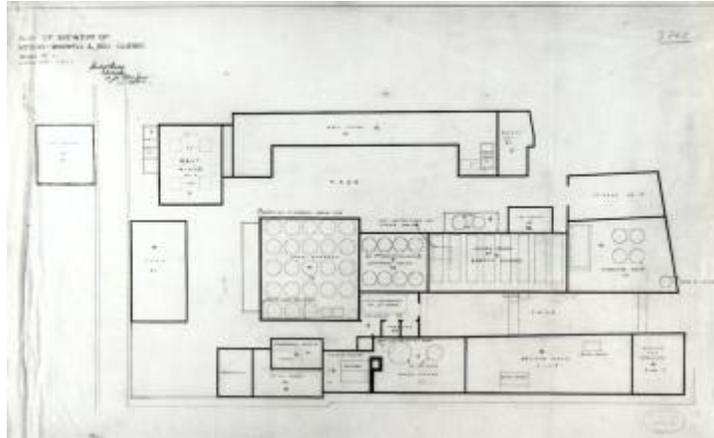
Les dessins et plans de la deuxième moitié du XVIII^e siècle montrent un quartier Saint-Nicolas déjà assez densément peuplé. De l'autre côté du palais, vers l'ouest, la rue Saint-Roch (rebaptisée de l'Éperon en 1997) s'allonge déjà jusqu'à la rue Saint-François (où elle reprend aujourd'hui son nom de Saint-Roch) et on distingue déjà quelques rues parallèles à Saint-Roch.

Nouveau goût romantique des ruines ou simple négligence, les ruines du palais de l'intendant vont durer longtemps. Elles y sont encore quand Joseph Knight Boswell y déménage sa brasserie de la rue Saint-Paul en 1853.



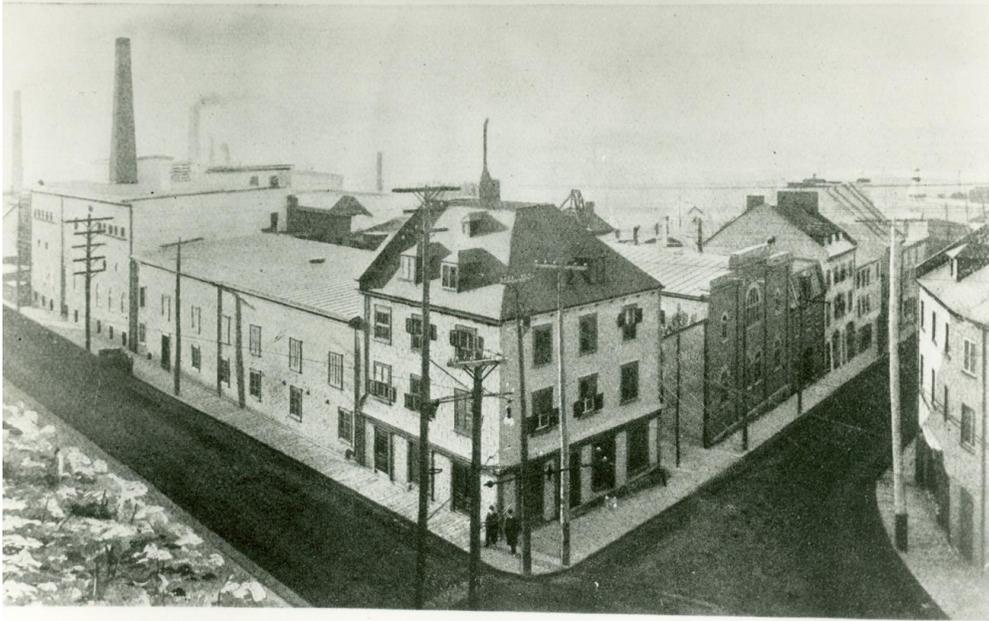
Les ruines du palais de l'intendant (BAnQ, vers 1873)

En 1868, Boswell loue les voûtes du palais pour y entreposer ses barils de bière. Par la suite, il ajoute au soubassement en pierre deux étages en brique. Un plan de 1911 montre trois rangées de bâtiments, l'ancienne brasserie de Talon en bas, le 2^e ou 3^e palais de l'intendant en haut.



En 1952, Dow achète Boswell. En octobre 1968, c'est la fermeture à la suite du décès mystérieux à Québec de 16 grands consommateurs de Dow.

Le bâtiment (15 Saint-Nicolas) au coin inférieur droit du plan de 1911 correspond à la prison construite vers 1730 sur cet emplacement, car la prison de l'ancienne brasserie est requise pour l'entreposage du magasin du roi. Après la Guerre de la Conquête, un certain John Hay transforme la prison, vers 1780, en distillerie de rhum. En 1825, le boulanger James Clearihue en fait sa boulangerie. Et son beau-frère l'épicier Alexander Fraser s'y installe en 1845. La Boswell va acquérir la maison et en faire ses bureaux en 1900. La ville de Québec l'achète en 1977. Dans cette succession de propriétaires, le bâtiment est transformé, mais reste sur les mêmes fondations. C'est un bâtiment au rez-de-chaussée en pierres sciées et aux étages en moellons, le tout crépi, au toit en pavillon percé de lucarnes avec toitures arrondies.



BOSWELL BREWING COMPANY'S PLANT, ST. VALIER & NICHOLAS STREETS

La brasserie Boswell (Archives de la ville de Québec, 1908)

Avant de quitter ce parc du palais de l'intendant, parlons bière deux minutes. Nos ancêtres buvaient donc tant de bière en 1670 que Talon puisse imaginer faire de bonnes affaires en construisant une brasserie avec le plan de produire 4 000 barriques par année ? On sait qu'en France, depuis César, les gens buvaient jusqu'à deux litres de vin par jour, un vin qui, toutefois, fait à peine la moitié du taux d'alcool des vins d'aujourd'hui. Mais antérieurement, les Gaulois buvaient de la cervoise. Il y a, bien sûr, des puits partout au XVII^e, mais les cours d'eau servent généralement de poubelle. On boit donc rarement de l'eau. En Normandie, en Bretagne, dans les pays de nos ancêtres, on boit plutôt du cidre.

En 1664, à la demande de Louis XIV, Pierre Boucher écrit une *Histoire véritable et naturelle des mœurs et productions du pays de la Nouvelle-France*. Il y écrit : « *Quelle boiffon boit-on à l'ordinaire ? Du vin dans les meilleures maifons, de la biere dans d'autres : vn autre breuage qu'on appelle du bouillon, qui fe boit communément dans toutes les maifons ; les plus pauvres boient de l'eau, qui eft fort bone & commune en ce pays*

icy »⁵. Qu'est donc ce « bouillon » ? Boucher ne le décrit pas, mais d'autres textes donnent à penser que les éléments de base sont l'orge et l'avoine dans des proportions de deux tiers et un tiers. On sait aussi que les Jésuites avaient leur propre houblonnière près de la Saint-Charles. On a vu, dans la rue Sous-le-Fort, qu'il s'y exploitait une brasserie dès les années 1640. Une brasserie de quoi ? Mais Talon, lui, fait de la vraie bière, car il s'est fait planter 6 000 perches⁶ de houblon. Reste que la brasserie de Talon sera déjà fermée moins de sept ans après son ouverture.

Déplaçons-nous maintenant par la rue Vallière en direction de la gare du Palais. L'odonyme de cette rue a honoré un ébéniste de son vivant même. Il faut dire que Philippe Vallière est décédé à 87 ans en 1919. C'est l'histoire d'un *ti-gars* de Québec qui passe son enfance dans l'atelier de son père, qui l'envoie se perfectionner en France. Et il en revient avec des ouvriers français et belges. Spécialisé dans le rococo en noyer, il fournit le château Frontenac tout neuf, les nouveaux édifices parlementaires, le nouvel hôtel-de-Ville, l'Université Laval, les communautés religieuses, etc., etc. C'est la plus grande fabrique de meubles au Québec dans le dernier tiers du XIX^e.

Nous voici aux abords du refuge Lauberivière. L'établissement n'a pas besoin de présentation. Dons et bénévolat bienvenus.

Il arrive que je lise L'Auberivière, comme sur cette école de Lévis, victime récente d'une centaine de cas de COVID. Cette apostrophe ne rend pas justice à ce saint homme que fut Mgr François-Louis de Pourroy de Lauberivière. Je sais, je sais, nous traversons des temps de relativisme total, d'*alternative truth*, on écrit ce qu'on veut comme on veut, mais en tout respect pour Mgr de Laval personne n'écrit L'Aval. Alors, pourquoi L'Auberivière ?



⁵ *Histoire véritable et naturelle... 1664. Pierre Boucher. Société historique de Boucherville, p. 140.*

⁶ Une perche égale six pieds.

Imaginez, Lauberivière a 27 ans quand Louis XV le désigne évêque de Québec en mars 1739. Il s'embarque à La Rochelle en juin 1740. Aux bancs de Terre-Neuve, une épidémie se déclare à bord. Voici le récit du jésuite Canot, monté avec lui : « *Représentez-vous un endroit, grand comme nos galetas, où la lumière ne pénètre presque jamais, et où à peine peut-on marcher droit, tout rempli de paillasses, au-dessus desquelles sont des toiles de la longueur d'un homme et de la largeur de deux pieds, attachées par les deux coins à des clous, qui servaient également de lits, de sorte qu'il y en avait près de quatre cents dans un si petit espace. [...] Cependant le mal augmentait [...]. L'équipage dépérissait de jour en jour, et à peine avions-nous qui pût faire la manœuvre* ». Le capitaine est forcé de demander des matelots à Québec pour naviguer jusqu'au port. Et on fait descendre Mgr de Lauberivière à l'Île-aux-Coudres pour l'amener à Québec en chaloupe. Il est arrivé le 8 août et il est mort le 20. Des témoins ont raconté que Lauberivière avait sans repos tenté de consoler les nombreux mourants. L'institution de la rue Saint-Paul porte correctement son nom et... l'écrit correctement !

Lauberivière est installée depuis 1981 dans cet hôtel construit en 1927 par Joseph-Octave Samson, le Château Champlain. Le refuge succède à une auberge de jeunesse, ouverte là à la fin des années '70, alors que le bâtiment est déjà à l'abandon.

Au temps de la Nouvelle-France, il y avait des dépendances derrière le palais de l'intendant. D'ailleurs, les archéologues ont trouvé une cuisine dans la rue des Prairies. Si bien que le bord de la Saint-Charles est resté propriété de l'État, même après la Conquête. Mais la *Queens Fuel Yard* s'y est installée sur du remplissage au milieu du XIX^e siècle. Juste à côté on a construit une caserne de pompiers et un poste de police.

Dans les années 1920, la ville ouvre le boulevard Charest (ancienne rue Desfossés) et décide de modifier le tracé de la rue Saint-Paul pour arrimer les deux rues. Des espaces se libèrent. Le quincaillier grossiste Joseph Samson (le tunnel Samson) s'associe à l'ancien brasseur Gustave Proteau

dans une nouvelle compagnie immobilière en vue de la construction d'un hôtel en face de la nouvelle gare ; ce sera le château Champlain. Comme par hasard, Samson est aussi maire de Québec de 1920 à 1926, puis député de 1927 à 1935. Les installations municipales (police, pompiers), additionnées de quelques maisons privées, seront rasées pour construire le château Champlain.



Ce château Champlain est un bâtiment intéressant de l'architecte Ludger Robitaille. L'église Saint-Cœur-de-Marie qu'on vient de démolir, c'était lui. Vous avez reconnu le style, j'imagine. L'ancienne caisse d'économie Notre-Dame sur la 4e avenue, si belle, c'est lui. Le Palais Montcalm, c'est lui. L'édifice Terreau-Racine, qu'on va voir sur Saint-Paul la semaine prochaine, c'est encore lui. Et plein de maisons privées à Québec. L'imposante tour de cet hôtel de style château, en encoignure, impressionne, avec ses fenêtres regroupées sous une grande arcade, ses faux mâchicoulis, les chaînages d'angles, les épis au sommet d'une toiture à forte pente, sa marquise tenue par des haubans. Sur la rue Saint-Paul, les grandes vitrines avec imposte étaient autrefois très recherchées par les boutiques du luxe. À l'heure des repas, on y voit aujourd'hui de la bien grande misère.

Lauberivière va bientôt déménager. On me dit que l'ancien hôtel pourrait redevenir hôtel pour son centenaire. Attendons voir.

En face de Lauberivière, de l'autre côté de la rue Vallière, vous avez connu dans votre jeunesse le fameux journal *L'Action catholique*. Il y aurait une longue histoire à raconter. Trop longue pour aujourd'hui et pas toujours amusante.

Les environs de la gare du Palais

Prenons plutôt la direction de la gare du Palais. Mais, patience, l'attente peut être longue pour la traversée des piétons dans cette section de la rue Saint-Paul. L'épreuve étant réussie, arrêtons-nous à la rue Saint-Nicolas, juste avant d'accéder à la place Jean-Pelletier.

Dans l'énigme que vous avez reçue il y a quinze jours, je vous annonçais le bâtiment du scandale où loge aujourd'hui *Mille et une Pizzas*, au 363 rue Saint-Paul. L'affaire commence en 1750. François Bigot est alors l'intendant de la Nouvelle-France. Après une entente avec Bigot pour s'approprier une partie du terrain du palais, juste à côté de la cale sèche du chantier naval, Pierre Claverie, un officier de la Marine arrivé à Québec cinq ans plus tôt, se fait construire une grande maison comprenant entrepôt et magasin, au bord de l'eau, pour ne pas dire dans l'eau, car le solage de la maison est bâti sur des pilotis posés sur d'énormes madriers de chêne allongés sur le sable de la plage.

Ce voyou de Claverie a des démêlés avec l'amirauté dès l'année suivant son arrivée. Il est en effet accusé d'avoir organisé le détournement d'une cargaison royale vers celle dont il avait la charge. Le procédé étant un peu trop voyant, il en organise un autre avec ses nouveaux amis, Estèbe, garde-magasin du roi, Varin, commissaire-ordonnateur, Cadet, approvisionneur en boucherie, Bigot. Les marchandises envoyées de France pour l'armée et les fonctionnaires de l'État vont transiter par la maison de Claverie, lequel va les vendre à l'intendant, c'est-à-dire à l'État.

Pire encore, quand la guerre éclate, le gang va ratisser les campagnes et littéralement voler les paysans pour acheminer vers ses entrepôts la

nourriture de l'armée. Ça se saura à Versailles. Pour abrier le scandale, Bigot va acheter aux frais de l'État la maison-entrepôt-magasin de Claverie au prix de 23 668 livres, le triple ou plus encore de la valeur réelle du bâtiment. Claverie avait eu le temps de s'enrichir suffisamment pour s'acheter deux seigneuries et une maison à Montréal, dont il n'a pas beaucoup joui puisqu'il est mort en 1756 à 37 ans. Sachant ce qui se passait au magasin de la rue Saint-Paul, les gens l'avaient baptisé : La Friponne.

Après la Conquête, des Anglais vont ranimer le chantier naval, surtout après 1806. La Friponne sera donc occupée. Mais le grand incendie de Saint-Roch à l'été 1845 rase tout le quartier Saint-Nicolas, tout l'ancien chantier naval. Les ruines sur cet emplacement sont achetées par le marchand de denrées, de charbon, de bois, Henry John Noad, qui embauche les architectes Staveley (dont on a déjà beaucoup parlé) et Hacker (architecte entre autres du presbytère de St. Andrew, sur la rue Sainte-Anne) pour construire le beau bâtiment que vous voyez, en fait quatre maisons intégrées en *terrace* en façade, une mode anglaise en vogue à l'époque.

Un nouvel incendie survient en 1970 et le bâtiment restera à l'abandon jusqu'en 1986, à l'image de presque tout le quartier. Aujourd'hui restauré et agrandi vers la rue des Prairies, le bâtiment comprend 15 logements en copropriété, en sus du resto. Rez-de-chaussée en pierre, large bandeau sur les deux façades de rue, étages en brique d'Écosse, linteaux en fronton posés sur des consoles au premier, et en simple plate-bande de brique au second, couverture en tôle à la canadienne, superbe lanternon dans l'encoignure. C'est bien joli.

De l'autre côté de Saint-Nicolas, une plaque sur le bâtiment du 355-361 Saint-Paul rappelle le célèbre café cabaret chez Gérard. Le bâtiment était depuis longtemps un hôtel quand Gérard Thibault y ouvre un petit restaurant d'une quinzaine de places en 1938. L'endroit est si populaire qu'il compte 300 places en 1946, quand Thibault présente ses premiers spectacles de vedettes de la chanson. S'y succéderont Vigneault, Leclerc,

Trenet, Piaf, Aznavour, Bécaud et tant d'autres. Plus tard, il y aura la discothèque Chasse-Galerie, la brasserie Jean-Talon, etc. Incendié en 1968, le bâtiment est associé à un ensemble appelé l'îlot Saint-Nicolas et restauré dans les années 1980-90. On rétablit alors la porte cochère, qui donne aujourd'hui accès à la cour intérieure de l'ensemble.



Archives de la ville de Québec

La maison voisine, 351-353, tout étroite, remonte, elle aussi, aux années 1845-46, c'est-à-dire après le grand incendie de Saint-Roch. C'est l'armurier Félix Bidegaré qui en est propriétaire. En 1868, on y va au saloon, car Bidegaré s'est trouvé en difficultés financières. Samuel Bédard y installe sa bijouterie en 1881 et c'est lui qui fait augmenter la maison d'un étage et refaire toute la façade dans le style Second Empire, mansarde, linteaux ouvragés, corniche sur consoles, tourelle et oculi. Il installe même une horloge dans l'oculus de la tourelle, bijouterie oblige. Et l'endroit restera une bijouterie pendant un siècle.

Tous ces beaux bâtiments étaient dans un état absolument effrayant dans les années 1975-80. On comprend un peu pourquoi quand on sait que des entrepreneurs avaient déposé un projet de tour de bureaux dès les années '60 sur ces emplacements. On cesse l'entretien normal, on laisse se dégrader et on attend patiemment l'incendie providentiel.

Dirigeons-nous vers la fontaine/sculpture de Daudelin, si impressionnante, et si bienfaisante dans la touffeur de l'été. *Éclatement II*, 1998 : des grandes

plaques d'acier jaillissent du sol, comme soulevées par un puissant jet d'eau, dure matière et élan vital. Un texte la ceinture. Invitation au voyage.



La place Jean-Pelletier a bien bonne mine depuis qu'on lui a donné ce toponyme en 2014. On a voulu rendre hommage au maire Pelletier d'avoir ramené la gare à la gare en 1985, après que son prédécesseur eût tenté de faire de cette gare un marché public. Aujourd'hui, trains et bus inter-villes s'y rencontrent.

Il y a ici, sur cet emplacement, tout un pan d'histoire antérieur à cette gare. Et d'abord, cette gare est dans la Saint-Charles. Je vois en 1668 des canots qui apportent le houblon et l'orge à la brasserie de Talon. Je vois des barques qui apportent des matériaux pour la construction du palais. D'autres qui arrivent du golfe, chargés de poissons. D'autres apportent du foin. Du bois de chauffage. En 1733, l'intendant Hocquart aménage son chantier naval au dos des maisons de la rue Saint-Nicolas. La ruelle de l'Ancien-Chantier porte bien son onyme. Vers 1740, pour faciliter l'accostage par mauvais vent, l'intendant Hocquart fait avancer une jetée,

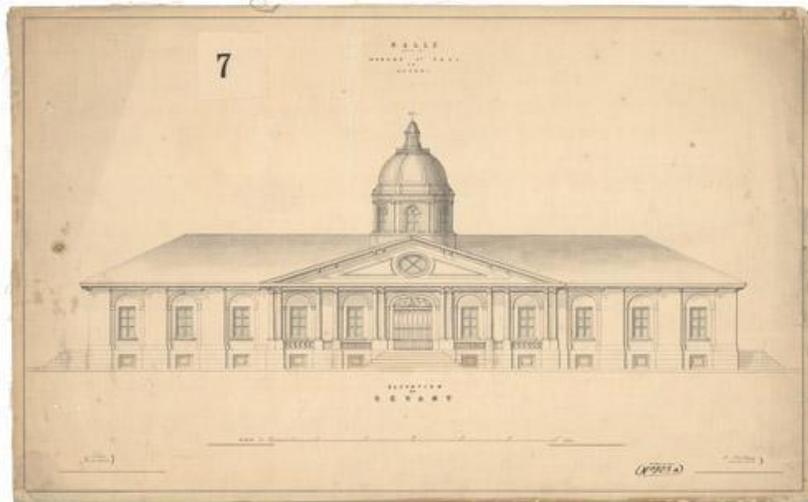
un brise-lames en direction de la fontaine où nous sommes. Ce môle est d'abord requis pour la mise à l'eau des bateaux de son chantier naval.



Chaussegros de Léry

Mais voilà que, de Versailles, on commande des bateaux de guerre. Hocquart fait venir des ouvriers spécialisés de France et on construira à Québec un bateau de 60 canons, deux frégates, deux flûtes, une gabarre. Mais l'intendant expérimentera bien vite que l'estuaire de la Saint-Charles n'a pas la profondeur requise pour répondre à cette commande de Versailles. Donc, déplacement du chantier naval au Cul-de-Sac en 1748 pour ce genre de construction. Ici, à l'est de Saint-Nicolas, on continuera longtemps de bâtir des barques et autres chaloupes, même après la Conquête.

Plus tard, beaucoup plus tard, la ville fera du remblai pour établir ici un marché public spécialisé dans les bestiaux, le foin et la paille, le bois de chauffage et de construction, le charbon. La ville entreprend en 1831 la construction de la halle Saint-Paul, qu'on peut raisonnablement situer dans la rue Saint-Paul actuelle, ou tout près, en tout cas entre cette fontaine et la rue Abraham Martin.



La 3e halle du marché Saint-Paul (Charles Baillairgé, avril 1847)
Archives de la ville de Québec

Le dessin de Baillairgé décrit la 3e halle du marché Saint-Paul, car la 1re a été incendiée en 1843, dix ans après son ouverture ; reconstruite, la halle est de nouveau détruite en 1845. Finalement, elle disparaît en 1883, déjà cernée par les trains.



À l'extrême gauche, la douane. Centre gauche, l'Université Laval avant ses lanternons et la cheminée qui sera éliminée pour la construction du Bureau de poste, à droite le marché Saint-Paul.

Puis, les gares vont se multiplier dans cette zone, chaque compagnie de chemin de fer voulant la sienne propre. Et on en installera une au quai Saint-André et même au marché Champlain. Donc, toujours plus de remblai dans la Saint-Charles. On pense spontanément au transport des personnes, mais tous ces grossistes, installés en basse-ville d'abord pour les avantages du port, vont, en sus, se convertir au transport par train à la fin du XIX^e, à partir de l'arrivée du premier train en 1877. Si bien que des dizaines de voies ferrées viennent mourir à la gare du Palais dans les années 1950-60-70. L'enfer pour les citoyens de Saint-Roch et pour leur curé Raymond Lavoie qui se met en campagne pour leur élimination.



Union Station vers 1876 (BANQ)



1916 (ceci n'est pas un montage)



Quebec & Lake St. John Railway vers 1895 (quai Saint-André)

La gare du Palais

Comment résister au charme de cette gare du Palais ? Le style château vous est familier. La porte Saint-Louis, le château Frontenac, l'hôtel Champlain ici juste en face, de nombreuses autres constructions de Québec nous invitent à penser un Vieux-Québec de la Renaissance, antérieur à la ville réelle qui sort du sol à partir de la deuxième moitié du XVII^e siècle seulement. Mais nous sommes en 1915, et c'est une bien charmante illusion. Façade monumentale vitrée, de pierre de Deschambault et de brique Citadel, tourelles-éteignoirs, frontons, lucarnes pointues. C'est l'œuvre d'un Américain, l'architecte du bureau des constructions de la *Canadian Pacific Railway* : Harry Edward Prindle. Les verrières, compte tenu de l'époque, font tout de même pénétrer une chaleureuse lumière dans le hall, donnent à voir l'élégant travail de la brique, les carreaux de faïence enchâssés dans la brique, les cartouches de terra cotta et les sculptures qui rendent hommage à la France, à l'Angleterre, à l'Irlande, à l'Écosse, au Canada. La fleur de lys domine, sans doute en hommage aux gens du pays. L'élégante structure de métal de l'allée des pas perdus est bien justifiée dans un bâtiment au service des chemins de fer. Les trois lustres de cet espace sont splendides. Seule, finalement, détonne la verrière qui illustre les lignes de

service du CPR, son extension continentale, négligemment installée à l'envers, ou délibérément si on regarde à ses pieds le reflet de la verrière sur le plancher.



La gare du Palais (détails)

Quittons la bien belle gare du Palais par l'ancienne rue Henderson. Profitons des chaises de Michel Goulet, un peu réfrigérante en ce temps de l'année, pour examiner l'ancien bureau de poste de Raoul Chênevert. L'ancienne prison Gomin, c'est le même Chênevert. Le presbytère de la cathédrale, sur de Buade, l'édifice parlementaire Honoré Mercier le long de René Lévesque, c'est Chênevert, et des dizaines d'autres bâtiments publics et maisons privées de Québec. Faites le lien avec le bureau de poste de l'autre côté de la rue Ramsay rebaptisée Abraham Martin. On peut dire que l'architecture des bâtiments publics a bien changé en 20 ans, car le bureau de poste de Chênevert remonte à 1938, alors que celui de Mainguy a été construit en 1959.

Le style Chênevert exploite ici les dernières limites du château Moyen-Âge/Renaissance. L'asymétrie de la façade est particulièrement déstabilisante. La travée irrégulière des fenêtres centrales est décentrée. La seule tour, franchement médiévale, coiffée d'un éteignoir, se dresse en un point inattendu de la façade. Les lucarnes, le regroupement et l'isolement des fenêtres, tantôt simples rectangles, tantôt en arc surbaissé, les impostes, parfois absentes, la marquise habilement courbée, le chaînage d'angle, pilastres, chapiteaux, consoles, les contrastes brique/pierre, la polychromie de l'ensemble des éléments de la composition, tout contribue à alimenter la sensation de romantisme chez le citoyen qui vient ici pour le

service bien prosaïque du courrier. Ça reste un bureau de tri. Dessiné pour accompagner la gare, le bâtiment se dresse plutôt comme un rival, tant Chênevert a donné libre cours à son imagination. Un bâtiment exceptionnel, qu'on a un peu gâté en restaurant des pans de mur avec des briques aux teintes inattendues.

Les photos qui suivent montrent une rue Henderson qui est aujourd'hui disparue. Elle avait été ouverte vers 1842. L'*Hôtel Canada Hotel* a été détruit par un incendie dans les années 1970 et les autres bâtiments progressivement démolis, si bien que la rue sera abolie en 1986, bien qu'elle ne fût déjà plus une rue depuis des années, car une rue est par nature une voie bordée de maisons.



1941 (Archives de la ville de Québec)



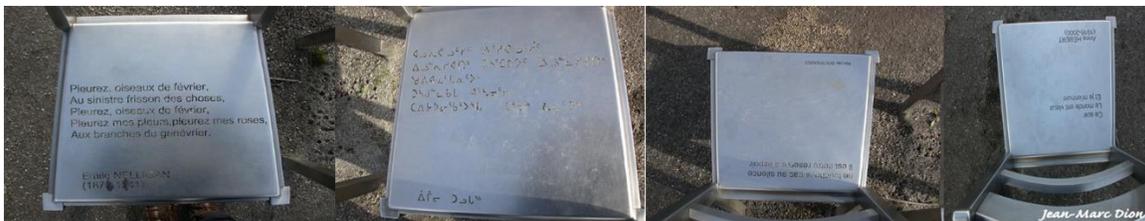
1941

La rue Henderson disparue restait derrière elle la rue Ramsay. C'est la rue Abraham Martin actuelle, qui nous amène jusqu'au bout de la jetée du Bassin Louise. Ce sera l'un des objets de notre prochaine rencontre.



BAnQ années 1950. Mais où est donc la rue Saint-Paul ?

Confortables, les chaises de Goulet ? En tout cas, si on n'a rien à dire, ces chaises peuvent, par l'intercession de 40 poètes québécois, mettre en verve, à tout le moins démarrer la machine à penser. Je trouve que c'est un lieu de rendez-vous avec soi-même exceptionnel.



Je ne distrais pas davantage votre méditation. Passez une bonne et belle semaine.

Références

Sur la Toile :

- [Construction du deuxième palais de l'Intendant](#), Répertoire du patrimoine culturel du Québec.
- Ferland, Catherine, [De la bière et des hommes](#), Revue Terrains et Travaux, 2005, pp. 32-50.
- [L'îlot des palais](#)
- Moussette, Marcel, [Québec 1713. Le palais de l'intendant brûle](#), Cahiers des Dix, n° 63, 2009, pp. 69-100.
- Nadeau, Robert, [Le second palais de l'intendant à Québec : mise en valeur virtuelle d'un lieu archéologique](#), mémoire de Maîtrise, Université Laval, 2008.
- Thivierge, Sylvie, [Le palais des trains](#), Revue Continuité, 1986, pp. 38-40.
- Ville de Québec, [Répertoire du patrimoine bâti](#).

Sur papier :

- Corbin, Alain, [Le Territoire du vide : l'Occident et le désir du rivage, 1750-1840](#), Champs histoire, Éditions Flammarion, 1988.
- Ouellet, Marie-Ève, [Le métier d'intendant en France et en Nouvelle-France au XVIII^e siècle](#), Septentrion, 2018.
- Société historique de Boucherville, [Histoire véritable et naturelle... 1664. Pierre Boucher](#). Société historique de Boucherville, 1964.

Guide virtuel : **Jacques Bachand**

Le 1^{er} décembre 2020

© Jacques Bachand – Tous droits réservés